

La zone

Une brise légère apporta en son sein la seule et unique vie que contenait ce monde: un lys. Non pas un lys aux pétales blancs éclatant qu'une petite fille aurait cueilli afin de décorer sa chambre. Mais plutôt un lys d'un noir d'encre, terne et triste. Il était fané, et ses pétales, effrités, tombaient délicatement au sol, telle la fin d'une vie. C'est alors que j'aperçu une substance liquide et chaude que je ne connaissais que trop bien. Je suivis du regard ces gouttelettes qui s'écrasaient sur la fleur. Les bras de la travailleuse 378 étaient couverts d'entailles et de mutilations. Du sang s'en échappait et coulait le long de ses membres avant de venir embrasser une dernière fois l'innocence perdue.

L'illusion de ce lys disparaît, tandis que j'émerge et que je prends conscience de ce que j'ai réellement sous les yeux. Malgré l'état anarchique de l'endroit, qui témoigne de la violence dans laquelle les travailleurs vivent, malgré le regard triste et angoissé de mes pairs, malgré l'annonce du drame à la famille qui va suivre et malgré cette peur profonde et aiguë qui me fait frémir, je ferme les yeux vide de la petite fille. Mon regard émeraude se pose sur ces quelques larmes qui ont coulé avant qu'elle ne saisisse ce morceau de verre. Sans doute l'a-t-elle trouvé dans les décharges et a jugé la mort préférable à cette existence de torture et de tourment. Il s'agit des larmes d'une enfant en souffrance, qui s'est battu contre le monde pour survivre. Le combat d'une enfant, sans doute aimante et joyeuse, qui a fait face au démon caché et rempli de cruauté. Le bien contre le mal. La joie contre la peine. Nous contre eux. La lumière contre l'obscurité. Et dans un dernier élan de lucidité, avant que le régime ne gagne éternellement se combat, la travailleuse 378 a usé du seul espoir qu'il nous reste : mourir.

« La lumière s'est éteinte ». Tandis que cette pensée me traverse l'esprit, je retire précipitamment ma main de la surface brûlante qu'est le sol désertique. Ma chair à vif ne fait que me rappeler un peu plus la soif qui me terrasse et que je ne peux assouvir. La douleur irradie dans mon corps si frêle, mais cette souffrance paraît moindre face à tout le reste... Je ramène mes long cheveux blonds plein de crasse et d'argile sur mon épaule et me détourne du corps froid de la fillette. Ma guenille déchirée par endroit, laisse entrevoir ma peau pâle et sale.

« Espérance n'est que souffrance, asservie est notre vie. »

Le terrible slogan quotidien, qui fait office de réveil, retentit avec force dans toute l'usine. Je me lève hâtivement tandis qu'un drone s'approche rapidement de moi. L'horrible masque rouge criard porté par le Scorpion, qui apparaît sur son petit écran, semble plus étincelant que jamais. La Garde, un ensemble d'androïde près à nous anéantir si besoin, passe dans les rangs et réveille à coup de matraque les plus lents.

« Non, non ! »

La mère de la fillette s'agenouille désespérée. Elle prend une dernière fois l'enfant dans ses bras, s'accrochant à elle comme à un radeau ballotté dans les flots d'une mer agitée par la tempête.

« Aïe ! Arrêtez ! Laissez-moi ! »

A ces cris de détresse, je me retourne et voit avec tristesse un homme à la longue barbe rousse à terre, convulser violemment, tentant de s'accrocher à l'infime espoir que l'un d'entre nous lui vienne en aide. Mais personne ne lui tend la main. Au contraire, la masse étriquée dans les usines se lève et se dirige dehors. Je la suis en triturant machinalement mon bras où la puce, qui a causé tant de mal à ce pauvre homme, m'a été injectée. Au moindre faux pas tout peut basculer, ils peuvent prendre une vie. Notre vie. Ma vie. Nous ne représentons rien pour eux. Nous ne sommes que de simples bras automatisé sur patte qui répétons les mêmes gestes, sans jamais nous arrêter. Ils sont ancrés dans notre peau, dans les entrailles abyssales de notre chair. Ils germent dans notre tête. Ils contrôlent notre être. Ils sont partout. Notre vie entière est rythmée au son du slogan et nous accomplissons les mêmes tâches, sans rechigner. Le climat, quant à lui, a été complètement dérégulé par nos ancêtres. Ainsi, le soleil est constamment levé et voilé d'un nuage de pollution. Jamais je n'ai vu le monde plongé dans la nuit noire d'encre, mais ce doit être magnifique. L'obscurité n'étant plus d'actualité, le temps a pris une autre dimension. Mais, mes cicatrices gravées dans ma peau donnent l'heure. Parfois, un drame comme celui de la fillette secoue les usines, et il n'est pas rare d'assister à des événements d'une grande violence. Ces derniers sont récurrents, car nos moindre faits et gestes sont étroitement surveillés. Si la travailleuse 378 a réussi à mettre

fin à ces jours, c'est uniquement parce que la Garde ne la jugeait pas très utile. Elle était si faible qu'elle serait morte de toute façon. Elle le savait. Ils le savaient.

Mes pieds nus éraflés par le dur labeur et mes jambes couvertes de bleus me crient de m'écrouler. Mais il faut que je tienne. En sortant, l'atmosphère suffocante, sans la moindre brise, enserre ma gorge enflammée. La chaleur de cette terre aride, sans la plus petite parcelle de vie, n'a laissé aucune chance à la nature de se renouveler, et nous en payons le prix fort. En effet, seuls du sable, des pierres et des roches jonchent le sol. L'eau, quant à elle, se fait si rare que j'ai oublié depuis longtemps son goût. De petites gouttes nous parviennent tout de même par le grand mur qui entoure la Zone. Mais cette eau, cendrée, ne suffit pas à éteindre la soif de la masse, et fait l'objet d'une surveillance particulière.

Tandis que la chaleur étouffante déforme l'horizon, la masse ralentie et va se placer tout autour de l'autel, situé au centre de la cour. Les longues cheminées qui parsèment le ciel ne sont surmontées, pour l'instant, que d'un fin filet de fumée. De grands murs nous encerclent telles des bêtes en cage, et bien que le soleil brille, seuls de maigres rayons ternes parviennent à traverser le voile toxique que forme le smog. Soudain, les premières notes de « Masked Ball » de Jocelyn Pook retentissent, détournant mon attention sur les êtres trapus et claudicants qui s'avancent à contre cœur vers la faucheuse. Parmi eux, une femme et l'homme barbu, qui tente désespérément d'endiguer l'hémorragie de son bras, provoquée par les coups d'un androïde. Il tient son membre comme si celui-ci pouvait se détacher à tout moment.

« Il n'en n'aura pas besoin encore très longtemps » je pense tandis que mes poils se hérissent. Le liquide rouge coule le long de sa main et s'écrase sur le sol désertique, avide de l'avalier.

Deux bougies à la flamme vacillante sont allumées chacune leur tour par la Garde. Puis une cloche sonne une fois, deux fois, trois fois...A la neuvième sonnerie l'homme et la femme sont dévêtus et allongés sur l'autel en marbre noir. La peur et l'angoisse de la mort qui vient vous cueillir étreignent ses bêtes. Puis, saisissant un poignard au manche orné

de rubis, un androïde fait le tour de l'autel, pointant son arme en direction des quatre points cardinaux. Revenu à sa place initiale, il prononce les vers qui retournent les morts dans leurs tombes, qui arrachent des cris strident aux enfants, qui asservissent à la crainte et au désarroi le peuple.

« Ô toi qui de la Mort, ta vieille et forte amante,

Engendras l'Espérance, – une folle charmante ! »

En cœur, la masse répète une fois, deux fois, trois fois la sentence.

« Ô toi qui de la Mort, ta vieille et forte amante,

Engendras l'Espérance, – une folle charmante ! » soufflais-je moi aussi, le cœur battant.

La musique s'accélère, le tambour du trépas ordonne au tortionnaire de déposer le voile noir corbeau sur ces deux créatures.

J'inspire. Le poignard s'élève. J'expire. Il tranche l'air dans un sifflet avant de caresser le cou ridé de ses victimes. Je respire. La terre s'abreuve de la sève de la vie. Elle prend une teinte rouge sanglante. Je baisse les yeux. Le spectacle est glaçant. Les chaînes du silence enveloppent la masse, qui jusque-là retenait son souffle. Le corps des victimes, secoué de tremblements, s'apaisent au gré de la musique, qui s'éteint au même titre que leur vie.

Le robot fait tinter la cloche une fois, deux fois, trois fois...

A la neuvième sonnerie, il effectue le tour de l'autel dans le sens inverse, cette fois. Du sang s'écrase au sol chaque fois qu'il désigne un point cardinal. Revenu à sa place, sa voix robotique et sans âme s'élève :

« Toi qui fais au proscrit ce regard calme et haut

Qui damne tout un peuple autour d'un échafaud, »

« Toi qui fais au proscrit ce regard calme et haut

Qui damne tout un peuple autour d'un échafaud, » répète la masse une fois, deux fois, trois fois.

Je m'appelle Hope, et voici mon enfer.

En effet, chaque soir un tableau de classement des travailleurs s'affiche au plafond, juste avant que nous ne tombions dans les bras de Morphée. Les deux travailleurs les moins efficaces de la journée sont sacrifiés le lendemain. Les autres gagnent simplement le droit de rester en vie.

Ecœurée par l'odeur du sang, mais apeurée de finir comme ces deux pauvres êtres, nous nous dépêchons de nous ranger en file indienne afin de recevoir notre petit déjeuner, si tant est que celui-ci peut porter ce nom. Au menu : pain noir rassis parsemé de cendre, accompagné de quelques gouttes d'eau cendrée, elle aussi. Chaque fois que j'enfonce mes dents dans ce pain, la peur qu'elles ne se cassent m'étouffe. Seuls les bruits de mastication entre coupent le long silence dans lequel est plongé la cour. Puis, c'est au tour de nos pas de briser ce mutisme collectif.

La masse compacte se divise en petits groupes qui se dirigent aux quatre coins de la Zone. Les enfants marchent vers les décharges derrière les usines, où ils passent leur journée à la recherche de pièces ou d'objets que nous pourrions restaurer dans les bâtiments industriels. Leurs corps, petits et menu, leur permettent de se faufiler dans n'importe quel espace, aussi exigu soit-il, et ainsi d'accomplir rapidement leur tâche. Dans les usines, les adultes sont chargés de faire fonctionner les machines sans interruption. Les anciens, ceux qui ont environ 40 ans, forment les adolescents au métier de mécanicien. Plus loin, une partie s'occupe de l'agriculture dans les serres de la Zone, contenant les quelques fruits et légumes aux cœurs noir charbon, qui poussent de façon difforme. En effet, le sol n'est plus assez fertile pour les faire pousser, et malgré l'utilisation de cette serre, ils pourrissent de l'intérieur. Même les bestioles n'en veulent pas tellement l'odeur nauséabonde est insoutenable, et la couleur indéterminable. Mais, il s'agit d'une des rares sources de nourritures que nous possédons. Enfin, les fossoyeurs sont chargés de nettoyer le massacre du rituel, avant de rejoindre, eux aussi, les usines. Je fais malheureusement partie de ceux qui ont le privilège de côtoyer de près la mort.

Je m'avance vers les corps froids et sans vie des victimes. Je me saisis des bras de la femme et la traîne derrière moi sur environ 500 mètres, avant

de la déposer dans le trou que j'ai préalablement creusé. Je la fais basculer. Le son des os qui craquent est semblable au croassement des oiseaux de malheur qui hantent mes nuits. Le cadavre de l'homme est plus difficile encore à transporter, et je tombe en arrière plusieurs fois avant d'arriver avec soulagement à destination. Cependant, aujourd'hui non pas deux mais trois corps rejoindront la terre. Le cliquetis bruyant des machines et l'odeur nauséabonde de la défunte fillette soulèvent mon cœur. Je m'empresse de cacher mon nez avec un bout de tissu de ma guenille, et de sortir de l'usine dans laquelle elle est restée durant le rituel.

Tandis que la chaleur se fait plus intense à mesure que le temps passe, j'ensevelie les morts à coup de pelle. Ce travail est sans doute le plus long et le plus éprouvant, mais le choix n'est pas une option.

Après avoir enterré les corps dans le cimetière de fortune, je me saisis du matériel de nettoyage et me dirige vers le centre de la cour. Le chiffon parsemé de taches marrons paraît tellement miteux qu'il ne remplit même plus ses fonctions. Pourtant, l'autel doit être propre et soyeux pour le lendemain. Le sang et la terre incrustés sous mes ongles leur donnent une teinte morbide, qui ferait pâlir de jalousie mes trois camarades cadavériques.

Soudain la devise « Espérance n'est que souffrance, asservie est notre vie » retentit deux fois, c'est l'heure de manger. Enfin plutôt essayer d'avalier la nourriture infecte qu'on nous donne composée de pain rassis, de légumes pourris et de l'eau noircis par la cendre afin d'avoir un minimum de force pour survivre au reste de la journée, et du poids oppressant de la surveillance des robots qui ont l'œil aux aguets sur nos faits et gestes qui peuvent aller à l'encontre du régime.

D'ailleurs, après ce merveilleux repas, la garde veille à ce que nous rejoignons nos files qui vont en direction de nos lieux de travail. Ainsi, je me dirige vers mon poste dans l'usine qui consiste à souder des pièces détachées afin de créer des objets dont l'utilité m'est inconnue car ils ne

nous sont pas destinés. Notre lieu de travail est une usine qui servait autrefois à produire des objets qui ont disparu lors de l'avènement de ce régime. Personne n'en garde souvenir, à part certains anciens ou d'autres qui ont entendu des récits à ce propos. Je me demande comment elle vivait.

L'usine est vieille et usée, la présence de la rouille le prouve, on peut remarquer les cheminées qui rejettent de la fumée puissamment dû à une production intensive. Cette fumée noire est la cause de nos problèmes de santé, de l'invalidité de notre nourriture et de notre crasse. Mais l'intérieur, lui est de couleur cuivre avec des traînées noirs de cendres, contenant d'incalculables machines gargantuesques qui produisent des objets de toutes sortes dont nous ne savons l'utilité et le nom pour certains, nous apprenons juste à reproduire le même mouvement sans poser de questions sur l'intérêt du produit ou comment il est fabriqué du début jusqu'à la fin. Non, on doit seulement refaire un et unique geste sans réfléchir.

Je me languis du fait de toujours faire la même chose sans pouvoir changer ou avoir le droit de choisir ce que nous pouvons faire. Alors, parfois, je me prends à rêver et partir vers un ailleurs. Je rêve à partir des histoires racontant l'existence d'un monde dans lequel l'eau coule à flot interrompu, où les maisons flottent sur cette étendue bleu turquoise, où toutes vies est préservées, où les humains vêtus de blanc qui y vivent peuvent manger à leur faim. Savent-ils seulement qu'un endroit comme le nôtre existe ? Mais ce monde est réservé à « l'Élite », les personnes à qui profite ce système et pour lesquels nous travaillons sans relâche. Ces personnes respirent la santé et la perversité contrairement à nous. Cet endroit, inaccessible, est caché loin de nos regards pour que jamais nous ne soyons tentés de le rejoindre.

C'est pourquoi j'espère que ce soit réel et me dire que dans ce monde il est possible de vivre heureux. Alors, je projette cet endroit dans mon esprit comme si j'y étais.

Je le remplis de belles maisons, d'immeubles flambant neuf, de petites boutiques toutes différentes des unes aux autres. Par exemple, il peut y

avoir une boutique remplie de nourriture qu'on appellerait « friandises » et qui sont de couleurs frétilantes. Mais, des échoppes contenant de la nourriture diverses et variées existent, ce qui permet à la population de manger convenablement. D'autres, qui consistent aux frichtis, aux affublements blancs mais de style différents. Il y a aussi des édifices pour des activités amusantes qui concernent petits et grands. Des lieux de farniente sont mis à disposition sur l'île. L'île abrite une nature flamboyante, verdoyante, j'ai même l'impression de sentir l'herbe douce sous mes pieds, le vent chaud m'effleurer, et la brise marine me rend vivante.

Je ne peux m'empêcher de penser à ce monde enchanté, joyeux, vivant et non comme le nôtre qui est terne, mort. Ce lieu est magnifique même si il fait partie de mon imagination mais j'ai une lueur d'espoir en entendant certains parler de ce lieu.

Ce rêve est splendide.

D'un coup, je sens la puce qui m'envoie une décharge électrique qui provoque des picotements dans le bras puis dans tout le corps. Je me sens défaillir sous le poids de la douleur qui me paralyse les membres et remonte jusqu'à mon cœur. J'ai la sensation qu'on le réduit en cendre. Une image surgit de mon esprit, je vois un tunnel où se trouve ma famille, puis une ancienne civilisation qui me tend les bras me transmettant leur bienveillance et la chaleur d'un monde meilleur. La tentation de m'y abandonner est tellement forte.

Malheureusement, cette sensation se dissipe peu à peu. Je me réveille dans ce que nous pouvons appeler infirmerie mais pour moi c'est plutôt un lieu où la mort est maîtresse du jeu. Dès que les vertiges partent, je me lève et préfère retourner travailler que de rester en ce lieu où j'ai vu tant de proches partir et me laisser dans cet endroit.

Le dernier son de cloche résonne dans toute la zone telle une caisse de résonance. Cela me fait bizarrement sursauter derrière mon poste. Ma réaction est disproportionnée mais mon électrocution a rendu mon corps bizarre, il ne réagit plus comme je le souhaite et ce que je veux c'est poser mon outil pour redonner à mon corps décharné de quoi tenir. Toutefois, malgré la faim qui me tenaille comme chaque jour depuis que j'ai conscience de ce qui m'entoure, l'adrénaline qui circule encore dans mon sang surpasse tout. Me nourrir à cet instant précis m'est en quelque sorte impossible comme si cette électrocution m'a grillé certains de mes neurones encore fonctionnels malgré les cendres inhalées qui ont un fort impact sur notre durée de vie.

Ce sont mes camarades d'usines qui me réveillent en se dirigeant là où les robots servent le repas chaque jour. Nous nous plaçons dans la file un plateau d'aluminium à la main, le repas est toujours le même : du pain noir au goût de cendres et une bouillie à l'aspect suspect mais mangeable et qui remplit le ventre. L'odeur est absente et tout est cru à part l'eau bouillie qui est servi aux enfants pour qu'ils puissent travailler pour tenir contre les températures mais aussi contre les maladies.

Quand arrive mon tour, un morceau de pain et la bouillie sont balancés dans mon plateau de fortune avec une cuillère en bois. Un robot de la Garde, attrape mon épaule et scanne le tatouage sur le haut de ma main pour ensuite me placer à une table bancale et insalubre. Le tatouage est un amas de lignes qui est gravé sur nos peaux au fer chaud quand nous atteignons l'âge de douze ans.

"La devise, fille de la zone", exige le robot de sa voie mécanique et terrifiante.

"Espérance n'est que souffrance, asservie est notre vie". Mes cordes vocales qui ne marchent pas souvent rendent ma voix rauque mais cela ne gêne pas le garde qui m'ordonne de manger et retourne aux autres de la file.

Nous avons le droit de discuter entre nous seulement à voix basse et sans utiliser les mots qui sont sur la liste rouge comme guerre, rébellion, rebelle ou encore espoir. Bien sûr, à part les anciens, personne ne sait lire à part ceux qui ont réussi à garder quelques livres. Mon père avant

d'être atteint par la maladie avait commencé à m'apprendre mais peut de base me sont resté. Je suis capable de juste lire les annonces importantes placardées sur les murs mais c'est tout.

Sans entrain, la tête basse et seule à ma table je commence à manger. Les autres de l'usine évitent de m'approcher à cause des yeux verts et de mes cheveux blonds que beaucoup arrivent à distinguer malgré que je les recouvre d'argile.

A la première bouchée, le goût de cendre habituel envahit ma bouche. Sensation à laquelle je suis habitué mais les jeunes enfants, eux, toussent jusqu'à leur trois ans avant de ne plus le faire. Beaucoup d'entre nous sont très amaigri ceux qui travaillent dans les serres sont ceux qui sont le mieux nourris dans une autre section de la zone.

J'y ai travaillé durant un mois à l'âge de seize ans et leur nourriture n'avait pas le goût de cendre malgré le mauvais goût et j'avais repris quelques kilos que j'avais perdus depuis. C'était appréciable mais le travail est compliqué et usant. J'avais vu les hommes les mieux bâtis s'effondrer à cause de l'air saturé d'humidité mais aussi par les effluves des fruits et légumes qui pourrissent de l'intérieur à cause de la terre. L'eau est bonne malgré les cendres et elle est la seule denrée à laquelle on a le droit mais seulement une gorgée toutes les deux heures, les douches collectives ne sont desservies qu'avec de l'eau de pluie très froide mais avec la chaleur constante cela est agréable. Bien-sûr nous n'y avons le droit que cinq minutes par jour avec un peu de savon mais tout le monde devait passer...

Alors que je finis de manger l'image du Scorpion apparut sur le drone. Il scande la devise et attend que nous la redisons avant de sourire pour ensuite commencer à nous annoncer des nouvelles sur la zone en félicitant certaines factions de leur travail.

Le discours une fois fini, la garde nous pousse pour que nous retournions dans les dortoirs de la première usine où la climatisation est activée pour la nuit. Les machines devaient refroidir ce qui nous empêchait de profiter pleinement de la fraîcheur que cela pouvait apporter.

Je jette mon plateau dans une énorme benne et suis les autres, pour aller vers les douches. Elles sont collectives mais la pudeur était une bien grande institution par ici.

Avec mes vêtements trop grands je m'allonge sur ma couche et observe le plafond où le classement est projeté. Je cherche avec empressement mon nom et avec ce qu'il s'est passé après le second repas je ne serai pas en haut, mon regard descend donc très vite. Mon nom est en deuxième place en partant de la fin. Mon existence va se terminer demain matin mais je n'ai pas envie de mourir dans cet enfer. Les anciens durant les moments où les robots ne surveillaient pas nous racontaient la vie d'avant et j'aimerais tellement découvrir ce qui se trouve de l'autre côté de ce mur...

Solveig, Morgane et Anne